

XYZ. La revue de la nouvelle

Perdu petit moleskine marine

Diane-Monique Daviau



Number 91, Fall 2007

Origine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (2007). Perdu petit moleskine marine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 21–28.

Perdu petit moleskine marine Diane-Monique Daviau

ILS SONT sept dans la salle d'attente. Hier, en début d'après-midi, il y en avait huit. Tout à l'heure, quand viendra la fin de la journée et que tous les médecins de la clinique auront pris du retard sur les rendez-vous, ils seront probablement une douzaine.

Ils ont neuf, dix, onze mois. Des mères et des pères les accompagnent.

Ils viendront ici en moyenne huit fois. Cela leur permettra d'obtenir un résultat optimal : un éclaircissement, partiel ou complet, mais stable dans le temps.

Car c'est désormais possible. On peut, à partir de l'âge de huit mois, débarrasser définitivement un enfant de ces marques, infâmes et insinuant traces d'un temps d'avant la naissance, qui, il n'y a pas si longtemps encore, constituaient une énigme absolue et, de ce fait, poussaient souvent les intolérants et les craintifs à replonger tête la première dans les abîmes de croyances populaires et de préjugés de toutes sortes.

Parmi les mamans et les papas présents, plusieurs, au cours de l'enfance, ont fait l'objet de quolibets — « Ta mère était trop gourmande ! », « Groseille à maquereau ! », « Café au lait ! », « Grappe de raisins ! Grappe de raisins ! », « Hé, la tache de vin, tu veux qu'on te nettoie le visage ? » — qu'ils veulent éviter à leur fils, à leur fille, car ce qui nous touche au corps provoque des réactions intenses et peut marquer le cours de toute une vie.

Il en sait quelque chose : ses deux sœurs, ses trois frères et lui-même sont nés affublés de cette marque sur la peau. Tous les six tachés au visage et au cou. Les angiomes de ses sœurs faisaient dans le rouge foncé, tandis que ceux des garçons étaient plutôt d'un bleu violacé.

Depuis toujours, ces marques l'avaient mortifié. Souvent, la pensée de s'arracher la peau l'avait harcelé pendant des semaines, nuit et jour. La honte l'a épuisé. Vidé.

Quand son plus jeune frère s'est ouvert les poignets et tailladé les chevilles, il a d'abord songé à se procurer une carabine et à en

introduire le canon dans sa bouche. Il n'aurait eu qu'à appuyer sur la détente : peu de risques de rater son coup comme son frère. Un seul coup, fini les tourments. C'était extrêmement tentant.

Mais lorsque ce frère, sauvé *in extremis*, s'est dit soulagé d'être encore en vie, malgré tout, lorsque, entre deux sanglots, il a hoqueté « Ce serait stérile, comme solution », les cinq frères et sœurs, debout autour du lit du rescapé, se sont regardés sans comprendre — « stérile ? » — et n'ont rien pu faire d'autre que de se pencher longuement sur le sens du mot « stérile » : *Mais qu'est-ce qu'il veut dire au juste par « stérile » ?*

Le cadet voulait dire : si je me tue pour ça, il n'y a que moi qui ne souffre plus. Autrement, rien n'a changé. Ça ne *donne* rien de se vider de son sang pour ça.

Alors lui, le plus vieux des six, le plus atteint et celui que ces taches mortifiaient depuis le plus grand nombre d'années, a décidé d'en finir : il trouverait un traitement, il l'inventerait, s'il le fallait.

Il a fait sa valise, vendu sa guitare. Il a mis de côté la musique, devenue son refuge, il a quitté sa campagne profonde et est allé là où il pouvait apprendre, tout apprendre sur la peau. Et là, seul et plutôt démuné, il a repris ses études, vaguement abandonnées, comme tout ce qu'il entreprenait, d'ailleurs, depuis son entrée à l'école. Il a émergé du vaste flou où il végétait en attendant que la vie passe et il s'est mis à étudier avec méthode et détermination.

Ce fut aussitôt comme un soleil qui se lève enfin et qui fait la lumière sur les choses : il découvrait des phénomènes fascinants, captivants. Sa propre vie prenait soudain de nouvelles dimensions, devenait éclairante. Il éprouvait de plus en plus fortement et de plus en plus fréquemment le sentiment extraordinaire de renaître, de ne faire qu'un avec lui-même, comme si une vieille carapace, lourde, entravante, se fissurait et perdait des morceaux à tout moment et que son âme, enfin, devenait la sœur jumelle de sa peau. C'était comme une étrange façon de muer : plus il entrait dans la connaissance, plus il sortait du mal de vivre. Il ne s'était pas attendu à cela.

Avant même d'avoir son diplôme en poche, il avait trouvé l'endroit où il installerait son cabinet. Il consacra encore plus de temps à le décorer qu'à l'équiper des appareils nécessaires à

l'exercice de sa profession. Mais « décorer » n'est peut-être pas le bon mot. Sûrement pas.

Lorsqu'on franchit le seuil de son bureau, on a l'impression de pénétrer dans une galerie d'art : les murs sont couverts d'œuvres gigantesques et très colorées. On croirait être devant de l'art abstrait, on dirait les tableaux du meilleur, du plus impressionnant peintre non-figuratif qui ait jamais existé. C'est d'une intensité inouïe, ça vibre de partout. Dès que j'ai mis le pied dans la pièce, j'en ai eu le souffle coupé. Je me sentais absorbé, comme s'il fallait entrer dans ces tableaux, se fondre, se perdre dans ces taches violentes et lumineuses.

Je suis resté immobile un bon moment, absolument sans voix au milieu de ces immenses surfaces colorées, pénétrantes, qui semblaient se répandre à l'infini.

« Laissez-moi vos coordonnées, l'ai-je entendu répéter encore une fois, et si quelqu'un nous rapporte votre carnet, ma secrétaire communiquera avec vous. »

Cela faisait beaucoup de choses en même temps, beaucoup de chocs en l'espace d'à peine plus d'une heure.

« Mes coordonnées ? Ah ! Oui, bien sûr, mes coordonnées... Je n'ai jamais rien vu de semblable. Ce sont des photos ou des toiles ? »

Il se rapprocha de moi : « *Ceci n'est pas une toile*, ça pourrait être le titre de chacune de ces œuvres. Ce sont des photos très très très agrandies auxquelles on a donné un effet "peinture". C'est incroyablement simple à réaliser. À l'ordinateur. »

J'étais encore plus médusé.

« Des photos... Mais des photos de quoi ? »

Il avança la main et esquissa un geste très gracieux en direction d'un des tableaux, puis, me tendant un bloc-notes : « D'après vous ? »

Je n'en avais vraiment aucune idée. Je me penchai un peu, m'approchai, reculai, plissai les yeux et, au bout d'un moment, secouai la tête. Je n'en avais franchement pas la moindre idée.

« Ce sont des taches de naissance. »

— Des taches de naissance ?

— Des taches de naissance. Des taches de vin. Des envies, comme on disait autrefois. »

Je me sentais comme une carpe qui ouvre et referme la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. Pétrifié d'étonnement. Puis un stylo apparut dans mon champ de vision.

Je m'en saisis bien machinalement. Mon regard restait accroché à ces immenses taches envoûtantes. Quelque chose m'échappait totalement.

« Je suis complètement dépassé », dis-je, et je m'appuyai au chambranle de la porte. « Mais... pourquoi ? Pourquoi des taches de naissance ? Pourquoi donc ? »

Une secrétaire entra et déposa une pile de dossiers sur le bureau. Au micro, j'entendis qu'on appelait Léa Darveau-Doré, salle 8.

« C'est notre spécialité, ici. Vous n'avez pas remarqué, dans la salle d'attente, nos patients... »

Mais non, j'étais arrivé comme une tornade, paniqué, au bord des larmes, j'avais foncé sur la première personne apparue derrière la porte, une énième porte que je poussais avec l'énergie du désespoir...

« Je ne sais pas du tout où je suis, là, si vous saviez ce qui m'arrive, je suis... Je fais le tour des bureaux, je vais m'arrêter à chaque étage... Mais je vous retarde dans votre travail. J'écris mon nom et mon numéro de téléphone et... »

— C'est juste un carnet que vous avez perdu ? Pas de portefeuille ou de... C'est un carnet important, alors ? Est-ce que vos coordonnées sont inscrites à l'intérieur ? »

Je secouais la tête dans tous les sens : oui, non, oui, non... Puis je sentis la panique m'envahir de plus belle et j'enfilai des bouts de phrases, « Écoutez, je vous laisse, je dois continuer mes recherches, c'est extrêmement important, il faut que je retrouve ce document, je vais m'informer à chaque bureau, je vais laisser mes coordonnées au cas où, et je vais mettre aussi une note dans l'ascenseur : *Perdu petit moleskine marine, jeudi 2 août entre 13 h 30 et 13 h 40, je devrais peut-être ajouter grande valeur sentimentale, quelque chose comme ça, grosse récompense, mon nom, mon numéro de téléphone...* Je vais m'informer aussi s'il y a un concierge dans l'immeuble. Voilà, j'ai noté mes coordonnées, je vous rends votre bloc-notes, je donne le bout de papier à votre secrétaire, voilà votre stylo, je vous remercie, si vous entendez parler d'un carnet bleu marine qui... »

Il ne me laissa pas terminer ma tirade et me tendit sa carte en posant sur mon épaule une main costarde dont la chaleur eut sur moi un effet très apaisant : « Allez-y, dit-il calmement, si c'est important à ce point, ne perdez pas de temps. Appelez-moi de toute façon demain, appelez-moi, d'accord ? Bonne chance ! À demain ! »

Je mis près de deux heures à cogner aux portes de tous les bureaux de l'immeuble, à demander si on avait trouvé, si quelqu'un avait rapporté un carnet de notes bleu foncé, à raconter ce qui m'était arrivé, à formuler ma requête, à fournir mes nom et numéro de téléphone : je venais d'égarer un carnet, un petit moleskine bleu marine, d'environ 9 cm sur 14, un très vieux carnet aux coins râpés et dont la tranche est tachée de thé ou de café ou de vin rouge... J'avais rendez-vous à 13 h au cinquième étage, chez le notaire, porte 504, un anglophone, vous le connaissez peut-être, notaire Walker, David Walker... J'ai une vieille tante qui vient de mourir, c'est la dernière personne qui restait de la famille de ma mère, je ne la connaissais même pas, des histoires de famille compliquées, bref, le notaire avait des documents à me remettre, de la paperasse, une tonne de paperasse, et puis une enveloppe scellée qui m'était destinée, bref, je suis sorti de son bureau vers 13 h 30 avec mes documents sous le bras, et pendant que j'attendais l'ascenseur, j'ai décacheté l'enveloppe, qui contenait le fameux carnet bleu marine, rien d'autre, et j'ai jeté l'enveloppe dans la poubelle près de l'ascenseur qui mettait bien du temps à arriver, et alors en attendant l'ascenseur j'ai ouvert le carnet, j'ai vu qu'il était annoté jusqu'à la dernière page... d'une belle écriture régulière, ancienne, vous savez, comme on écrivait autrefois, en traçant lisiblement toutes les lettres, toutes égales, bien penchées vers la droite, bref, c'est une belle écriture à l'encre marine, très fine... Et puis j'ai commencé à lire les premières lignes. Comment vous expliquer ?... C'est incroyable, ce que j'ai lu là, c'est un coup de massue, quelques phrases à peine et un vrai coup de massue, je lisais et je sentais la sueur me couler sur les tempes, dans le dos... Je me sentais mal, j'ai desserré ma cravate, déboutonné mon col de chemise, les poignets, j'allais remonter les manches quand l'ascenseur est enfin arrivé, bondé, mais je suis entré quand même, il fallait que je puisse respirer un peu d'air frais au plus

vite, j'aurais dû prendre l'escalier, je me suis engouffré de peine et de misère, j'ai glissé le carnet dans une poche de mon pantalon, j'avais la tête qui tournait, j'avais peur de perdre connaissance tellement j'étais étourdi... Comme par un fait exprès, l'ascenseur s'est arrêté à chaque étage, personne n'en sortait, on était de plus en plus nombreux, bref, quand je me suis enfin retrouvé dehors, je me suis assis sur l'espèce de banquette en béton, vous savez, devant la pharmacie, et c'est là, quand j'ai voulu reprendre ma lecture, que j'ai constaté que le carnet n'était plus dans ma poche.

J'ai raconté mon histoire pendant deux heures, personne n'avait trouvé mon carnet, tout le monde semblait étonné de mon désarroi, il fallait toujours que j'explique que ce carnet contenait des renseignements extrêmement importants que je n'avais même pas eu le temps de lire et qu'on ne pouvait pas imaginer à quel point j'étais dans tous mes états.

J'ai laissé mes coordonnées partout, à chacun des bureaux de chacun des cinq étages, à la pharmacie du rez-de-chaussée, au gérant qui s'occupe de l'immeuble. Pêle-mêle, j'ai parlé à des secrétaires de gynécologues et d'acupuncteurs, des réceptionnistes de cabinets d'avocats, de bureaux de dentistes, d'agences de voyages, de laboratoires de toutes sortes, je suis passé d'un univers à l'autre sans même me demander où j'entrais ni à qui je m'adressais. J'ai vu des blouses blanches, des vestons gris, des uniformes bleu ciel, des uniformes verts, des calottes, des turbans, des perruques beiges surmontées de chapeaux bleu foncé, des foulards, des saris, des femmes énormément enceintes, des hommes d'affaires, des malades, des édentés, des éclopés, des bébés.

Des bébés, j'en ai vu hier et j'en ai vu tout à l'heure, il n'y a que ça ici, à la clinique du D^r Bourdages, des bébés de différentes origines qui se ressemblent pourtant énormément à cause de ces taches de naissance qu'ils portent sur le corps. Certains en ont d'immenses qui leur mangent le visage, c'est troublant de les voir ensemble, tant d'enfants marqués réunis en un même endroit.

Assis dans son bureau, j'attends que le D^r Bourdages ait fini de donner à la secrétaire ses instructions pour le lendemain. J'ai passé une soirée affreuse, hier, une nuit blanche, et ma journée d'aujourd-

d'hui est vide et noire comme un trou sans fond. Je n'ai reçu aucun appel concernant le carnet que j'ai perdu.

Depuis que je suis assis là, dans ce bureau étrange orné de gigantesques taches de naissance, je sens mon cœur battre moins rapidement. Malgré la confusion qui m'habite, je me sens plus calme.

J'ai bien fait de l'appeler, ce docteur, comme il me l'a proposé hier. Ce qu'il vient de me raconter de son histoire est aussi troublant que le cauchemar que je vis depuis vingt-quatre heures. Si on me demandait à l'instant même ce que je fais là, dans cette pièce, je dirais que je me laisse reconforter par le malheur d'un homme qui m'était inconnu hier encore.

Je regarde les « œuvres » aux murs, émouvantes et horribles une fois qu'on en connaît l'origine, et j'essaie d'imaginer la détresse de celui qui arbore ces tableaux sur son corps, qui en est le support vivant.

Je me sens bizarre.

C'est à un pur inconnu que j'ai confié ce qui m'arrive, pas à mon amoureuse, pas à mes amis. Ce qui m'arrive : quatre mots. Ce qui m'arrive ? Quatre petites phrases constituant le premier paragraphe d'un drame dont je suis le héros, la victime, le point de départ, le centre, le résultat, je n'en sais rien, je ne le saurai finalement peut-être jamais parce que, ayant perdu ce précieux carnet, je n'en saurai peut-être jamais davantage : « Avant de mourir à mon tour, mon cher Antoine qui n'as désormais plus ni père ni mère, je veux te révéler le secret de tes origines. Tu as toujours cru que tes parents... » Ascenseur. Poche de pantalon. Après l'avoir tenu dans mes mains quelques minutes à peine : perdu petit moleskine marine révélant le secret de mes origines.

Ce qui m'arrive n'est pas seulement stupéfiant, c'est aussi grotesque. Le Dr Bourdages est de mon avis, mais il trouve que plus une chose est énorme, caricaturale — ironie du sort, grotesque entourloupette du destin —, plus elle est intéressante pour celui qu'elle concerne.

Il revient, le voilà, il ferme le climatiseur, me touche l'épaule et m'invite à le suivre. Au bout du couloir, dans une pièce renfermant

des milliers de clichés témoignant des transformations apportées à la peau stigmatisée de ses jeunes patients, un plateau est posé sur un guéridon : une théière fumante, deux tasses, quelques carrés de sucre. Il va me montrer des photos impressionnantes de métamorphoses totales, me parler de la satisfaction qu'il éprouve à voir le soulagement des parents devant l'annulation de cette espèce de faute originelle que représente la tache sur le corps de leur progéniture. Et tenter de m'expliquer pourquoi lui, sommité dans son domaine, directeur de cette clinique, après avoir amélioré des milliers de visages, y compris ceux de ses frères et sœurs, n'a toujours pas pu se résoudre à entreprendre de réduire, sur le sien, l'importance de cette marque à laquelle il se dit lié comme un oiseau à ses plumes, une femme à son sexe, un cauchemar au dormeur, le sel à la mer. « Elle est moi, dira-t-il, c'est elle qui m'a construit, c'est de là que je viens. »

Je sens que mon histoire l'intéresse.